

Les députés qui seront élus pour les États-généraux sont priés par les habitans de la paroisse de Saint-Aignan d'offrir à M. Necker le juste tribut de respect et de reconnaissance que leur inspire son patriotisme et son amour pour le peuple.

Fait et arrêté à Saint-Aignan, le huit mars mil sept cent quatre-vingt-neuf, en présence de nous procureur syndic, qui avons signé avec ceux des dits habitans qui savent signer. (Signé) : Pierre Julliot, Corbin, Jean Daigremont, P. Ernard, François Jeuffraut, René Boisseau, Jean Garnier, Mathurin Doudet, Jean Boucher, Pierre Vivien, François Bourges, Bernier, P. Doudet, syndic.

UN PÉLERIN MANCEAU EN PALESTINE

GREFFIN AFFAGARD

(1533 - 1534)

Dans les derniers jours du mois de Février 1533, messire Greffin Affagard, chevalier du Saint-Sépulcre, seigneur de Courteille en Normandie et de Courteille au Maine, se mettait en route pour faire une seconde fois le pèlerinage de Terre-Sainte. Dans la plus grande partie de son voyage, il eut pour compagnon un religieux de l'ordre des Frères-Mineurs, Fr. Bonaventure Brochard, du couvent de Bernay, dans l'ancien diocèse de Lisieux. Les deux pèlerins mirent environ dix-huit mois à accomplir leur pieuse pérégrination, et en 1535 Greffin Affagard en écrivait la relation que vient de publier en entier pour la première fois (1), M. Jules Chavanon, archiviste du Pas-de-Calais, dont les membres

(1) *Relation de Terre-Sainte (1533-1534) par Greffin Affagard*, publiée avec une introduction et des notes par M. J. Chavanon, archiviste-paléographe, 1902, Paris, Lecoffre, in-8° de xxvii-917 p.

M. Chavanon avait tout d'abord voulu publier cette Relation dans une Revue qu'il est inutile de nommer; mais cette publication avait été tellement défectueuse par ses lacunes et ses fautes typographiques, en dépit des plaintes et des corrections de l'éditeur, qu'une nouvelle publication s'imposait.

de la *Société archéologique du Maine* n'ont pu oublier le trop court passage aux archives du département de la Sarthe. Pour cette publication l'éditeur s'est servi d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale (1), contemporain de l'auteur dont le travail original a disparu depuis le XVII^e siècle. Nombreux sont les auteurs qui mentionnent l'œuvre de Greffin Affagard ; mais bien peu en ont eu une réelle connaissance. Seul, ou presque seul, M. le Comte de Marsy l'avait étudiée dans son travail sur les *Pèlerins Normands en Palestine* (2).

A quelle famille appartient l'auteur de cette relation (3) ? M. J. Chavanon, qui s'est livré à ce sujet à d'intéressantes recherches, a trouvé le nom d'Affagard dans une quittance délivrée au M^{rs}s, le 30 juillet 1392, par un écuyer du prénom de Guillaume. Une autre pièce de 1458 mentionne un Pierre Affagard, peut-être fils du précédent. Il est qualifié seigneur de Courteille, fief situé dans la commune actuelle de Doucelles, canton de Beaumont-sur-Sarthe. Il eut plusieurs enfants. Sa fille Catherine épousa, en 1472, Jean le Breton, un des ancêtres de la famille de Vanoise, et son fils Robert épousa Ragonde le Clerc, fille d'un seigneur de Juigné. De ce dernier mariage naquit notre Greffin. Celui-ci, avant l'année 1543, épousa Françoise Auvé, veuve d'Antoine de la Vove, et en eut une fille, Madeleine, qui épousa le 11 octobre 1555 Jean le Clerc, seigneur de Juigné et de Verdelles (4). Greffin Affagard dut mourir peu après cette

(1) Bibliothèque nationale, fonds français n° 5642, XVI^e siècle, 1 vol. de 354 f°.

(2) Comte de Marsy, *Les Pèlerins Normands en Palestine (XV^e au XVII^e siècle)*. Lecture à la Société des Antiquaires de Normandie, Caen, 1896.

(3) A. Ledru, *Note sur Greffin Affagard, pèlerin de Terre-Sainte en 1533*, publiée dans *l'Union historique et littéraire du Maine*, avril 1894, p. 112.

(4) Parmi les pièces intéressant les Affagard et qui sont conservées aux Archives de la Sarthe se trouve un aveu rendu le 15 avril 1547 à Françoise

date, car en 1558 son gendre agit comme seigneur de Courteille.

En écrivant sa relation, Affagard a eu pour but d'encourager les chrétiens à entreprendre le voyage de Terre-Sainte, voyage pénible assurément, mais réalisable. C'est donc une sorte de guide qu'il leur offre. « Je propose en mon courage, dit-il, en l'honneur et louange du Rédempteur et de sa très digne Mère et en remembrance de sa très douloureuse mort et passion, et aussi pour la consolation spirituelle des bons catholiques et direction des dévotz pèlerins qui proposent voyager, réduire en un petit traicté, selon mon pauvre entendement, les choses ainsi que nous les avons veues par delà, sans y adjouster, ne diminuer, mais fidèlement et simplement réciter le cheymn, lieux et passages avecques la diversité des pays, des langues, des monnoyes, les périlz qui sont par mer et par terre, la manière de vivre des sectes des chrétiens qui sont par delà, des Maronnistes et de leurs sectes et meurs, et de la distance des lieux, non poinct par manière de cosmographie ou autre description artificielle ne stille curieux, nays simplement et rudiment comme les choses se sont offertes. »

Le premier mars, il part de Chartres en compagnie d'un noble et vertueux personnage, le seigneur de la Rivière. L'un et l'autre sont vêtus « en faczon d'hermites... car ceux qui se démontrent estre plus riches sont en plus grand péril et sont plus molestéz et des chrestiens sur la mer et des Turcs en leurs pays. » Ils traversent Paris, et « tirant vers Orient » passent par Corbeil, Montargis, la Charité, Nevers, Moulins, la Palisse, Roanne, Tarare, Lyon, Pont-de-Beauvoisin. Ils arrivent à Chambéry : « En ce lieu estoyt l'une des belles relicques du monde, c'est assavoir le

d'Alençon, duchesse de Beaumont, par notre Greffin Affagard, seigneur de Courteilles. L'acte, écrit sur vélin, débute par une lettre ornée. Voir J. Chavanon, *Initiales artistiques extraites des Chartes du Maine* dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, t. XLIV (1896), p. 5

Saint Suaire, où le précieux corps de Nostre-Seigneur fut ensepulturé. Mays aucuns dyent qu'il a esté brullé, et de faict nous veismes les vestiges et apparences du feu qui avoyt esté mys à la chapelle. Les autres disoient que la duchesse l'avoit prins pour porter en Espagne, et, pour couvrir son faict, avoyt faict mettre le feu en ladite chappelle, et, comment que soyt, depuis n'a esté montré. » Il reparlera du Saint-Suaire dans sa description du Saint-Sépulcre. Il y explique que le corps du Sauveur fut, selon la coutume juive, étendu sur une table de pierre : « Ilz mettoient ung linge sur icelle table et estendoient le corps dessus, et puy redoubloient le linge dessus dict par dessus le corps. Ainsi fuct faict à Nostre-Seigneur comme il appert au Saint Suaire qui est à Chambéry, en Savoye, auquel est imprimé la forme de son précieux corps deux foiz, c'est à dire à la partie qui estoyt dessus » (1).

Quittant Chambéry, nos deux pèlerins viennent à Saint-Jean-de-Maurienne, « et en l'église est le doye de Monsieur Saint Jehan-Baptiste avecques lequel il monstra Nostre-Seigneur en disant : Ecce Agnus Dei. » Ils entrent dans le Piémont par Suse et vont à Rome afin d'y recevoir la bénédiction du Souverain Pontife ; ils remontent ensuite à Padoue où ils revinrent pour assister à la fête de « Monsieur Saint Anthoine de Padoue ». Affagard nous donne une curieuse description de la solennité ; mais il ne nous semble

(1) Cette précieuse relique est maintenant conservée à Turin et appartient à la maison royale de Savoie. Les ostensions publiques du Saint-Suaire sont fort rares ; la dernière eut lieu en 1898. Depuis lors les savants discutent sur son authenticité. Voir à ce sujet U. Chevalier, *Le Saint-Suaire de Turin est-il l'original ou une copie. Etude critique*, Chambéry, 1899, in-8° de 31 p. ; Mgr E. Colomiatti, *De l'authenticité du Saint-Suaire de Turin*, dans la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, 1899, p. 405-502 ; U. Chevalier, *Réponse aux observations de Mgr E. Colomiatti, propriétaire de Turin*, dans la *Rome des Sciences ecclésiastiques*, 1900, p. 73 ; A. Loth, *Le portrait de N.-S. Jésus-Christ, d'après le Saint-Suaire de Turin*, Paris, 1900, in-8° de 63 p. ; Docteur Vignon, *Le Linceul du Christ*, Paris, 1902, in 4° ; F. de Mély, *Le Saint-Suaire de Turin est-il authentique?* Paris, Poussielgue, 1902, in-8.

pas avoir grande confiance dans la dévotion du peuple et en particulier dans celle des « dames qui viennent là, partye par dévotion, et partye par estat fort pompeusement habillées ». Enfin ils sont à Venise, et tout en cherchant un bateau en partance pour l'Orient, ils visitent la ville et surtout les églises. Nous devons signaler, à propos de la description de la basilique de Saint-Marc, un curieux passage sur le Bienheureux Joachim de Flore († 1202), « lequel avoyt l'esprit de prophétie. » Ils trouvent un bateau nommé *la Dauphine*. « Le patron s'appelloyt Janot, homme assez inhumain ». Notre auteur se plaint du petit nombre des pèlerins, « depuys que ce meschant et paillard Luther a régné avec ses complices et aussi Erasme lequel, en ses *Coloques* et *Enchiridion*, a blasmé les voyaiges, plusieurs chrestiens s'en sont retiréz et refroidiz, et principalement les Flamans et Alemans qui souloient estre les plus dévotz à voyaiger que tous les autres ».

C'est alors que commence la partie difficile du pèlerinage, et Affagard donne, pour « la consolation et instruction des devotz pèlerins qui doresnavant voudront faire le voyage », quelques bons et pratiques conseils qu'il résume ainsi : « Quiconques veult faire ce voyaige, il fault qu'il ayt bonne intencion, bon cueur, bonne bouche, bonne bource ». Il rappelle ensuite la première traversée qu'il fit, vers 1519, de Venise à Jaffa, où le Père gardien des franciscains du Mont-Sion vint recevoir les pèlerins, leur donner quelques avis nécessaires et leur faire diverses recommandations. « Nous admonesta... que nous fussions bien patiens en toutes adversitez et que nous souffrirons des opprobres et injures de ces méchans Turcs, et si aucuns nous faisaient extortion que nous gardissions bien de frapper, car ilz ne demandent autre chose pour avoir occasion de piller et rancyonner... que en cheminant nul ne se esquarte, mays tous ensemble par bon ordre, sans se eslongner du chemyn,

car il y a de meschans Turcs par le pays qu'ils ne font que guetter s'ilz voïront quelque pèlerin seul pour lui oster sa robbe ou ce qu'il porte... » Enfin ils arrivent à Jérusalem.

En 1533 Affagard s'embarque également à Venise, mais, impatienté des retards de la *Dauphine*, il prend les devants, avec Monsieur de la Rivière, sur un navire de Marseille « qui avoit entrepris de porter certaines marchandises à Alexandrie ». Le patron du bateau se nommait Pierre Tourtain, « homme de bien et d'honneur, bon catholique. Nous partismes de Venise à la garde de Dieu environ le jour de la Magdalaine », 22 juillet. Sur le même bateau avaient pris placé « Monsieur de Mardiquoque, honneste gentilhomme de Picardie, avecques un prestre espagnol ». Sur un autre bateau se trouvaient d'autres pèlerins parmi lesquels frère Bernard de Bonnemaison, gardien du couvent de Carcassonne, et frère Bonaventure Brochard du couvent de Bernay, qu'Affagard nomme, nous ne savons pourquoi, « Besnard de Bonadomo » et « Bonaventure Brochardi ».

La traversée fut pénible; mais tant « chevauschasmes les poyssons que le vingt quatricsme jour d'aoust arrivasmes devant Alexandrie ». Après quelques jours passés dans cette ville dont nous avons une description, les voyageurs se mettent en route pour le Caire le 28^e jour d'aout. « Nous chevauschasmes troys jours par ung beau pays à merveilles, mays à chascune heure nous estions vexés et molestés de ces miserables Turcs et Mores pour nous faire payer capharre qui est à dire péage, et ce ne fust nostre guyde qui craignoient qui les battoit, jamais ne eussions passé. » — « Nous arrivasmes devant le Grand Caire le premier jour de septembre. » Nos voyageurs restèrent un mois dans cette ville où ils eurent la douleur de perdre Monsieur de la Rivière, « que Dieu absolve », et qui fut enseveli dans l'église Notre-Dame.

Le premier jour d'octobre, Greffin Affagard se met en route pour Jérusalem et le gardien des frères Mineurs du

Mont-Sion l'accompagne. Après quinze jours d'un pénible voyage, il arrive à Jérusalem et retrouve « frère Bernard de Bonadomo, gardien de Carcassonne, et aussi frère Bonaventure Brochardi, de laquelle chose fuz moult résjouy, et non sans raison, car j'avoys perdu ma compaignye et en si loingtain pays ung homme seul est bien estonné. Adonc me suys retiré et accompagné avec frère Bonaventure singulierement et indissolublement pour faire le demourant de noz pégrinations pource que nous estions d'un mesme pays, langue, et d'un semblable vouloir de habandonner noz corps, nos biens et nos vies pour visiter tous les saintes lieux par lesquels nostre sainte foy a esté fondée, tant de l'ancien Testament que du nouveau ».

Affagard ne nous donnera pas la relation de son pèlerinage tel qu'il l'a accompli. Pour la plus grande commodité des pèlerins pour lesquels il écrit, et « qui voudront avoir leur parfaite consolation spirituelle de ce voyage », il divise la visite des Saints-Lieux en sept pègrinations, dont « la première est Hierusalem et les lieux circonvoyzins une lieue à l'environ ».

Tout d'abord, il décrit les Saints-Lieux de Jérusalem, principalement l'église du Saint-Sépulcre, en adoptant toutes les légendes enfantées par l'imagination des pèlerins ou l'intérêt des habitants de la ville. Il parle ensuite des diverses « sectes des chrestiens qui pour le présent sont tant à l'église du Saint-Sépulcre que à la Terre-Sainte ». Il y a les chrétiens latins représentés par les Cordeliers qui ont quatre demeures en Terre-Sainte, sur le Mont-Sion, au Saint-Sépulcre, à Bethléem et à Beyrouth. La seconde secte comprend les Grecs, « séparez de l'Eglise romaine pour ce qu'ilz errent en plusieurs cas ». Viennent ensuite les « chrestiens Ethiopiens ou Indiens, que l'on appelle par dela Abhassins et sont de la terre de prestre Jean ». La quatrième secte ou nation sont les « Suriens ou autrement Coptes, nommés Suriens pour ce qu'ilz se tienent et sont

espanduz par tout le pays de Surie ». « La cinquième secte sont les Arméniens, lesquelz habitent le pays d'Arménie en l'Asie la Myneur. Et combien qu'ilz soient fort differends des Latins en leurs rites et cérémonies, toutefois ilz nous ayment par dessus toutes nations. » La sixième secte comprend les Maronites; la septième les Géorgiens; la huitième les Nestoriens; la neuvième et dernière les Jacobites.

Nous ne pouvons assurément admettre toutes les affirmations d'Affagard: il commet de fréquentes erreurs historiques ou géographiques; mais son témoignage est précieux quand il nous décrit ce qu'il a pu observer par lui-même. C'est un homme droit qui raconte ce qu'il a vu, et a voulu observer le plus possible. Ce qu'il nous dit ici des diverses sectes chrétiennes qui vivent côte à côte à Jérusalem, de leurs cérémonies, de leurs coutumes, est d'un grand intérêt.

Sortant de Jérusalem, Affagard nous conduit dans tous les lieux mentionnés dans les livres saints situés dans les environs de la ville. Il nous arrête longuement dans la vallée de Josaphat, et il nous conduit au tombeau de Notre-Dame près duquel prient sans cesse non seulement les chrétiens « mais aussy les Turcs et Mores y ont révérence... et en cecy ilz ont meilleure foy que ces méchans Luthériens qui ont voullu refroidir les chrestiens de la dévotion et reverence qu'ilz ont et doibvent avoir à la Vierge Mère de Dieu ». Au Mont des Oliviers, on lui montre neuf ou dix gros oliviers « si vieulx qu'ilz sont tous pourriz par dedans... et dit-on par delà qu'ilz sont encore du temps de Nostre-Seigneur. Il le croira qui voudra ». A propos du traître Judas, il raconte ce fait: « En montant cette montaigne est le lieu où le misérable Judas se pendit, pour la révérence duquel les Juifs y vouloient édifier une église, disant qu'il est saint en Paradis, et avoient jà commencé les murailles, mais les Turcs qui sont leurz ennemys les ont empeschez ».

« La seconde pérégrination est au fleuve du Jourdain pour

la révérence du Baptesme de Nostre Seigneur. » Afin d'accomplir ce pèlerinage en toute sécurité, Affagard et ses compagnons font marché avec « deux cappitaines de ladres, c'est à dire cappitaines de larrons ». Grâce à une escorte de trente voleurs ils visitent sans crainte toute la vallée du Jourdain et la mer Morte.

« La tierce pérégrination est Bethléem et Ebron. » Nous y trouvons « la description du lieu auquel fut nay et recliné le Sauveur du monde », et celle de la basilique de Bethléem. Puis Affagard et ses compagnons parcourent la vallée d'Ebron et admirent les vignes dont les Mores vivent la plus grande partie de l'année. « Et combien que leur législateur Mahomet leur ayt dellendu ne boyre point de vin, toutesfoiz la grosse bête ne se advisa pas qu'ilz ne mangeassent lesdictz raisins, et pourtant là le trompent, car au temps de vendanges, après qu'ilz ont cuilly et pressé les raisins, ilz bruslent le vin tant qu'il vient espès comme myel, et ainsi le mengent toute l'année et ainsi est abusé le pauvre Mahomet. » Parmi les lieux mentionnés dans cette excursion par Affagard, nommons le champ où Adam fut créé, l'endroit où Caïn tua Abel, l'arbre « nommé flex soubz lequel estoit Abraham quand il veyt passer troys anges », la caverne où Adam et Eve « pleurèrent 400 ans après la mort d'Abel, congnoissant que leur péché avoyt admené la mort ».

« La quarte pérégrination est de Hierusalem es montaignes de Judée et au desert de Saint Jehan. »

« La cinquième pérégrination est Emaux. »

« La sixième pérégrination, Nazareth est avecques les autres Lieux Saints de Galilée. » A l'occasion de ce voyage Affagard nous donne la description des diverses Syries.

« La septième et dernière pérégrination que avons faicte et que pevent faire les pèlerins est Égypte et le mont de Sinay. » Ce ne fut pas la partie la moins pénible du voyage. Nos pèlerins étaient demeurés un an environ à visiter la

Palestine : ils firent alors marché « avecques un prebtre de la foy des Turcs pour estre nostre truchement ». Le premier jour de février, Greffin Affagard, deux prêtres d'Auvergne et frère Bonaventure Brochard se mettent en route sous la garde « d'un cappitaine de larrons, dix hommes avecques luy ». Affagard, pour la circonstance, a revêtu l'habit religieux. « Pour estre plus conforme à mon compagnon Fr. Bonaventure, et aussi pour passer plus facilement et plus seurement, le P. gardien des Cordeliers de Hierusalem me bailla l'habit de saint François par une singulière grâce, lequel ay tousjours porté et gardé en toute révérence, ainsi comme m'avoit été recommandé pour garder l'honesteté de religion ». Nos voyageurs arrivent en Egypte où « y a trois choses notables et dignes de mémoire, c'est premièrement le Nil, les Pyramides et la cité du Grand Caire ». Affagard en conséquence nous donne une description du Nil et se croit obligé à ce sujet de nous entretenir des fleuves du Paradis Terrestre ; mais il nous avertit consciencieusement que ce qu'il nous en rapporte, il ne le connaît pas « par expérience, mais en partie par le récit des gens du pays avecques lesquels j'ay conversé en Hierusalem ». Il est plus heureux quand il nous parle des inondations bienfaisantes de ce fleuve qui renferme dans ses eaux « les cocodrilles qui sont serpens aquatiques et terrestres » ; sans craindre d'augmenter leurs bagages, nos pèlerins en achètent six « tous eventrez, pour apporter par decza, qui tous coûtèrent deux ducatz ». Les Pyramides excitent moins son admiration ; mais il se complait à nous décrire le Grand Caire, « bien trois fois plus grand que Paris », et ce qu'il en raconte lui semble si merveilleux qu'il veut justifier ses affirmations. « Je craindrois à reciter telles choses si moy seul eusse vu les lieux, mais il y a plusieurs gentilzhommes, marchans et autres gens dignes de foy, qui ont esté par delà, lesquels en bonne compaignye pourront deffendre mon escript. »

Le 22^e jour du mois de février ils partent du Caire et se dirigent vers le Sinaï où ils arrivent le 7 mars. Ils ont fait la route montés sur des « chameaux, l'un d'un cousté, et l'autre de l'autre. — Dieu scayt qu'il nous faisoit beau veoir dedans nos panniens ». Fidèle à ses habitudes, Affagard entretient ses lecteurs des diverses Arabies et de leurs habitants. Les pèlerins visitent le monastère de Sainte-Catherine habité par des religieux schismatiques dont la vie austère ne laisse pas de les étonner. Ils y passent presque tout le carême. Pour faire l'ascension du Mont Oreb, ils eurent pour guides deux religieux de ce monastère, dont l'un « scavoyt quelque peu de françoys, car il avoyt esté en France demander l'aumosne aux princes pour maintenir les saints lieux et ne peult rien avoir, de quoy ils étaient mal contents des Françoys ».

Après avoir satisfait leur dévotion, les pèlerins auraient voulu revenir vers le Caire ; mais le capitaine des brigands qui les avaient amenés était parti sans eux, de quoi ils furent « moult dolens, » car, avoue naïvement Affagard, ils n'avaient jamais eu le dessein de passer le carême en telle austérité, « mais il fault faire de nécessité vertu et pour amander la faulte des jeusnes que nous avions mal jeuné le temps passé, nous convint avec les bons anachorites tenir vie hérémétique ». Enfin ils trouvent une compaignie de Mores qui retournaient au Caire et aussitôt font marché avec eux. « Adonc, nous fusmes chargez sur chacun ung chameau et pour aller plus tost l'on nous fist laisser nos capses contre nostre vouloir, et alors Dieu scait qu'il nous faisoit beau veoir ainsi sur ces chameaux, sans selle, ni bastière ! De la douleur et misère que nous souffrimes, il n'est possible de le pouvoir réciter, car, à brief parler, nous fismes en cinq jours et cinq nuits le chemin que nous avions fait en dix, en allant, demeurans jour et nuit sur ces chameaux, lesquels courroient si rudement que, le plus souvent, nostre refuge et dernière consolation estoit

de plorer et lamenter, car de descendre n'estoyt licite pour ce que nous n'avions pas affaire à gens piteux. » Le dernier jour de mars ils arrivent au Caire.

La peste était alors dans cette grande cité : aussi les pèlerins y restèrent le moins possible et vinrent à Damiette où ils embarquèrent. Après avoir essuyé une furieuse tempête, ils abordèrent à Tripoli de Syrie, et de là descendirent à Beyrouth pour gagner Damas en traversant le pays des Druses auxquels Affagard distribue des éloges qui étonneront certainement nos contemporains. Les aventures se succèdent tout le long de la route et notre auteur, fatigué par ses pérégrinations, les supporte avec moins de bonhomie.

Au sortir de Damas, ils rencontrèrent une immense « caravane de cinq mille chameaux qui alloient à la Mecha, en partie pour trafiquer de marchandises et partie pour veoir le corps de caste glorieuse beste Mahomet », et notre auteur profite de la circonstance pour nous raconter divers traits de la vie de ce « profane et puant » prophète et les mœurs des pèlerins de la Mecque. On le voit, Affagard ne recule pas devant des expressions un peu rudes.

Sur la route les Turcs lui prennent son vin : « c'estoyt une partie de nostre vie, et par ainsi nous en allames jusques en Hierusalem sans boyre vin ». Plus loin encore nouvelle rencontre de voleurs qui les dépouillent de tout ce qui leur restait. Toutefois, ajoute l'auteur avec joie, « ilz ne sceurent trouver mon argent ». Enfin les pèlerins sont de nouveau à Jérusalem où ils demeurent environ un mois. Ils quittent la cité sainte dans la nuit du jour de la Pentecôte se dirigeant vers la mer.

Dans cette dernière pérégrination, ils visitent la maison de la Sainte-Vierge à Nazareth, et Affagard ne croit pas à la translation miraculeuse de cette sainte maison à Lorette. Sur ce, il arriva encore une pénible aventure à nos voyageurs, toutefois ils s'en tirèrent à bon compte : leurs guides

« furent très bien frottez, mays Dieu mercy rien ne tomba sur noz espaulles ».

Arrivé à Damas, Affagard est gravement malade et a recours aux soins d'un médecin juif qui « ne voulut oncques prendre argent de moi... de laquelle chose fusmes tous fort esmerveilléz, car c'est une nation qui prent volontiers ». Après quelques jours de repos, Affagard se remet en route, mais à Beyrouth, il retomba malade et derechef fut « médiciné par ung Juif ; mays il n'estoyt pas de l'ordre du premier, car il prenoyt bien argent ».

Pendant que nos pèlerins attendaient un navire qui les ramenât en leur pays, ils virent arriver trois jeunes gentilshommes manceaux qui venaient faire le pèlerinage de Terre-Sainte. « L'un s'appeloyt Edamar le Roy, fils de M. de la Virolière ; l'autre estoyt seigneur de la Harderye » ; le troisième se nommait « d'Oyllet ». Ils s'informèrent bien du seigneur de Courteilles ; mais celui-ci, nous ne savons pour quel motif, ne voulut pas se faire reconnaître pour le moment et se borna à donner à ses compatriotes des lettres de recommandation, leur demandant de se hâter afin de revenir ensemble en Europe, « laquelle chose ils firent et finalement nous trouvèrent encore à Trippoly ».

Le 7^e jour du mois d'août, étant tous réunis, ils montaient sur un navire qui faisait voile pour l'île de Chypre où ils demeurèrent dix-huit jours. A peine étaient-ils embarqués de nouveau que les dix français tombèrent malades ; dès le « second jour il n'y avoit que le compaignon de frère Bonaventure qui peust faire service à son compaignon, et finalement il fust le premier trespasé, à qui Dieu face pardon ; et après luy ung jeune gentilhomme nommé d'Oyllet, l'un des troys de quoi avons parlé davant, et aussi ung moyne de saint Bernard, du pays de Gascogne, et ung gentilhomme de Boullongne, deux marchants de Florence frères, et ung Veronnoys, lesquelz après aucuns

suffrages que l'on disoit sur eulx, estoient gettéz en la mer ».

Après vingt-quatre jours de navigation nos pèlerins arrivèrent à Parenzo (1) « auquel lieu fusmes descenduz myeux morts que vifs », et de là ils gagnèrent Venise. Affagard y demeura un mois et sa santé s'étant rétablie, il y laissa frère Bonaventure et revint en toute hâte vers son pays ; « mayz pour ce que sur la mer, nous estant en grosse nécessité, j'avoys fait vœu d'aller à Sainte Barbe (2) avant d'entrer en ma maison, suys allé audict lieu en Auge, pour rendre grâces à Dieu et louenges à la glorieuse Sainte, par les suffrages de laquelle j'estime avoir esté délivré de beaucoup de périlz, tant par mer que par terre, et par après suys revenu en ma maison ».

Tel est dans ses grandes lignes le récit de Greffin Affagard. En écrivant la relation de son pèlerinage son but était, nous l'avons dit, de fournir un guide aux chrétiens qui voudraient à son exemple visiter les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur du monde. Nous ne saurions dire que son dessein ait été rempli, puisque ce travail est demeuré manuscrit jusqu'à ce que M. J. Chavanon le fasse connaître par l'excellente édition qu'il vient de publier. De nos jours les pèlerinages, même ceux qui portent le nom de pèlerinages de pénitence, ne ressemblent en aucune façon à ceux du XVI^e siècle. La foi des chrétiens de notre époque serait-elle capable, avant d'entreprendre un tel voyage, d'envisager de pareilles fatigues et de semblables épreuves ? Et cependant notre auteur ne croit pas avoir accompli une œuvre extraordinaire, et de fait, nombreux étaient les chrétiens qui, malgré tant de difficultés, visitaient les Saints-Lieux.

Greffin Affagard raconte simplement ce qui lui est arrivé,

(1) Parenzo, ville maritime de l'Istrie, au nord de Rovigno, sur la côte orientale du golfe de Venise.

(2) Sainte-Barbe-en-Auge, aujourd'hui commune d'Écajeul, canton de Mézidon (Calvados) était un monastère de chanoines de Saint-Augustin.

ce qu'il a observé. Comme ses contemporains, il ajoute créance à une foule de légendes reléguées aujourd'hui à juste titre parmi les fables. Néanmoins il ne veut pas tout croire ; et si ce qu'il voit ne s'accorde pas avec les assertions des auteurs qui l'ont précédé, il n'hésite pas à les contredire, ainsi qu'il fait, par exemple, pour la prétendue statue de sel encore existante de la femme de Loth. Ses connaissances en géographie sont assez confuses, et il ne semble pas avoir une notion bien précise des distances qui séparent différentes villes ou régions. Dans le récit de son premier voyage, il place la ville de Colosses, dont les habitants reçurent une épître de Saint-Paul, dans l'île de Rhodes alors qu'en réalité elle se trouve en Phrygie. Pareille erreur ne lui arrive pas dans la relation de son voyage dans la Palestine ou l'Égypte. Il a près de lui frère Bonaventure Brochard (1), « et, nous dit-il, avec son ayde ay réduict ce présent voyage par escript, car sans luy je n'eusse pas parfaitement entendu tous les mistères ainsi comme ilz avoient été accompliz aux lieux là où nous estions conduits. Mais il portoyt tousjours la Bible avecques luy, et à chascun lieu nous conferrions ce que nous voyons avecques ce que nous lisions, et pour ceste cause je conseille aux gentilzhommes et gens d'estat qui voudront avoir leur parfaicte consolation spirituelle en visitant les saints lieux, avant que de s'entremettre, s'ilz

(1) Dans ses *Scriptores ordinis Minorum*, in-8°, Rome, 1650, Wadding s'exprime ainsi : Bonaventura Brochardi, Normandus, vir egregius, constantissimus hereticorum impugator, labores plurimos per universam Galliam pro fidei romanae contra novatores defensione perpessus peregrinatis Palaestinae et Arabiae regionibus amplam edidit : *Chonographiam Syriae et utriusque Arabiae* (p. 82.) Cet ouvrage n'a jamais été publié. On confond souvent notre Brochard, cordelier, avec un religieux dominicain du même nom, Brochard ou Brocard, qui vivait au XIII^e siècle. C'est à ce dernier qu'appartient la *Delinatio et descriptio Hierusalem et terrae promissionis accuratissime abbeata*, imprimée à Paris en 1544. Voir Brunet, Manuel du libraire, t. I (1890), fol. 1270 ; R. Rohricht, Bibliotheca geographica Palaestinae (1890), p. 183 ; Hoster, Nomenclator literarius, t. IV (1890), fol. 1117.

n'ont intelligence de la Sainte Escripiture, qu'ils ayent avecques eulx ung homme de scavoir pour leur déclarier les mistères de chascun lieu, ou autrement n'auroient point de plaisir à veoirs le pays de par delà, car de soy il n'est pas beau ». L'influence du frère Brochard se fait en effet sentir dans une partie de la relation qui n'a ni la même simplicité ni la même naïveté que le reste. Dans le récit de la visite des lieux saints proprement dits, il y a un étalage d'érudition qui surprend, et le lecteur est bien étonné d'y voir citer Aristote et quelques autres auteurs profanes. Quand Affagard se borne à décrire ce qu'il a vu par lui-même, son récit mérite confiance et un passage sur Chypre a permis à M. Enlard (1) d'identifier le couvent franciscain situé hors des murs de Nicosie avec l'église de Saint-Jean de Montfort.

Nous ne doutons que tous ceux qui s'intéressent aux études sur la Palestine n'aient à cœur de lire en entier la relation d'Affagard bien supérieure aux récits analogues des XV^e et XVI^e siècles. Leur lecture terminée, ils seront reconnaissants à M. Chavanon du soin qu'il a apporté à cette édition, annotée avec sobriété, et dont l'impression a un aspect archaïque bien convenable pour une semblable publication.

Dom B. HEURTEBIZE

(1) M. Enlard a gracieusement autorisé M. Chavanon à reproduire deux photographies prises par lui lors de ses missions dans l'île de Chypre. L'une représente le monastère du Mont-Sainte-Croix ; l'autre est une vue de Nicosie.

CHRONIQUE

Depuis la publication de la dernière livraison ont été admis comme membres de la Société :

MM. FOUCHÉ (Ernest), ingénieur des Arts et manufactures, député de la Sarthe, maire de Saint-Saturnin, rue Victor Hugo, 42, au Mans.

LUSSON (Le colonel) * O. avenue de Paris, 29, au Mans.

Trois nouveaux deuils, particulièrement sensibles, sont venus nous frapper en même temps.

A quelques mois d'intervalle, notre Société avait le regret de perdre M. Armand Gasté, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Caen, membre non résidant du Comité des Travaux historiques, ancien professeur au lycée du Mans, qui s'était acquis par sa haute bienveillance et son extrême obligeance de nombreuses sympathies parmi nous ; M. le chanoine François Chanson, ancien archiprêtre de la cathédrale du Mans, vicaire-général honoraire ; et M. Paul Bernard Dutreil, officier de la Légion d'honneur, ministre plénipotentiaire, ancien sénateur de la Mayenne.

M. le chanoine Chanson n'était pas seulement l'un des membres titulaires les plus anciens de la Société historique et archéologique du Maine, un lecteur fidèle et toujours indulgent de cette revue. Profondément attaché à nos tradi-